

de la parole et du corps, qui délie et se délie pour tenter d'approcher l'inapprochable, d'attraper l'inattrappable et dire l'indicible de la *Séparation* et du travail analytique qui se faisait alors.

Son écriture possède une cadence singulière pareille à la petite musique de l'association libre et à ce mouvement à la fois interne et externe qui nous emmène sans cesse sur le rivage des mots sur lequel on revient en silence ou en parole et avec sa propre voix et ses propres mots adressé à un autre, le psychanalyste. Dans l'après-coup, l'écriture reprend ces traces laissées pour en dire encore autre chose à d'autres, les lecteurs, et l'ordre des séparations et des différents temps du travail analytique s'en trouve bouleversé. Il y a des torsions et des contorsions nécessaires du temps et des phrases, des mots choisis pour dire la séparation, les séparations, les bouleversements qui parfois éclatent en redites, en incises, en répétitions faisant vaciller le sens commun et favorisant ainsi une perception soudaine et inédite. Toujours plurielle, l'écriture de Malinconiconi fait à la fois sens et équivoque, telle un palimpseste de la mémoire couvrant et découvrant l'incessant flux et reflux des phrases jouant *ad libitum* la même biographie, la même écriture du *bios*, écriture du sujet du langage, de la parole et du désir, écriture du féminin. Ce travail de nomination lui permet d'appeler et de rappeler ce qui est ou a été perdu pour sortir du magma. Telle est la force des mots choisis mais aussi leur limite dans la mise en mots de l'indicible. L'auteur parle souvent de cette difficulté des mots à rendre compte du réel car écrire permet de prendre le réel à sa source originelle, hors du magma dont il suffit d'ôter la lettre « g » pour entendre le signifiant « Mama » de la

langue italienne, celle du père qui par sa présence appelle la séparation originaire nécessaire à toute parole et à toute écriture future sur le désir, le sexe et la mort.

En ce temps où la psychanalyse est particulièrement malmenée par les discours contemporains, c'est depuis son expérience d'écrivain que Malinconiconi nous parle de son expérience singulière de la psychanalyse, s'y risquant ainsi avec une grande sincérité et un talent littéraire certain.

Frédérique F. Berger  
1474 chemin du Pioch de Baillos,  
F-34980 Montferrier sur Lez

Silvia Lippi, Patrick Landman  
(sous la direction de)  
*Marx, Lacan : l'acte révolutionnaire  
et l'acte analytique*,  
Toulouse, érès, 2013

On ne peut échapper à la confusion du vocabulaire et à la confusion pratique qui enveloppent la notion de révolution. Du changement brusque et violent dans la politique au retour d'un astre au point d'où il était parti, il y a tout un monde. Que la révolution soit aujourd'hui devenue un mot commun, intégré jusque dans le jargon publicitaire, il n'y a certes pas lieu de s'étonner. La vacuité du mot témoigne de la difficulté dans le monde actuel de créer des situations nouvelles, de changer de « moment » dans une métamorphose, et peut-être d'en créer. C'est qu'un tel mot ne signifie rien s'il n'est pas lié directement à la rue, à mes mains, à la révolte, connues historiquement comme la praxis révolutionnaire. De même, la

subversion du sujet en psychanalyse, si elle n'est pas liée à l'expérience éphémère du corps et peut-être de la poésie, ne devient qu'encore une triste apologie du Bonheur.

Où trouver un fondement théorique à la révolte ? Le colloque *Marx, Lacan : l'acte révolutionnaire et l'acte analytique* veut, comme son intitulé l'indique, penser Marx et Lacan ensemble autour de la notion d'« acte ». La question est de savoir s'il existe « une relation entre la révolte des masses voulue par le marxisme et la subversion du sujet à laquelle conduit la psychanalyse » (*Marx, Lacan, érès*, 2013). Il y a dans les mots cités comme une incitation secrète à la pensée désorganisée. Une pensée qui a définitivement le mérite d'être innovatrice – que ce soit à la manière de l'aveugle qui, par une heureuse coïncidence, trouve de l'or, ou à celle du conte de Freud, où l'or tant désiré se transforme en excréments. Mais il s'agissait avant tout de penser un rapport possible entre Marx et Lacan, et d'y voir des homologues qui, d'emblée, se présentaient comme fertiles. C'est ainsi que l'on voyait se dérouler, à Cerisy-la-Salle en août 2011, une chaîne associative des différents points de convergence entre la psychanalyse de Lacan et le « marxisme » de Marx, du champ clinique au politique, de l'aliénation capitaliste à la révolte artistique. Voyons brièvement ce que cela a donné. Pour la facilité de l'exposé, commençons par Marx.

« Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience », écrit Marx, faisant preuve d'une sorte de structuralisme avant la lettre (*L'idéologie allemande*, Marx & Engels, 1845). Marx inverse ainsi la devise de Don Quichotte : l'important n'est pas ce qu'on fait, mais le lieu

d'inscription de cette action. Or, en tant qu'elle est sanctionnée par l'idéologie, l'action humaine plonge ses racines dans l'inconscient. « Ils ne le savent pas, mais ils le font », écrit Marx dans le premier tome du *Capital*. Le capitalisme se révèle, donc, comme une structure inconsciente déterminant les capacités d'imagination de l'homme, un brouillard de mots et de phrases dans lequel il baigne en aveugle, sans en connaître la syntaxe. Le *topos* de Marx consiste en un geste simple. Derrière le voile de l'idéologie, il découvre la guerre silencieuse des classes. Pour donner un exemple de ce voilement, pensons à la marchandise, dont on sait depuis Marx que sa valeur exprime de manière déguisée les rapports de force. Elle cache l'antagonisme entre hommes derrière une sorte d'antagonisme des choses. En cela, la marchandise présente les caractéristiques d'un symptôme hystérique.

Donc à Cerisy-la-Salle, Marx est d'abord évoqué comme l'inventeur du symptôme, puis comme théoricien « raté » du plus-de-jouir de Lacan (voir J. Birman, « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, mais ce qui importe, c'est de le transformer », et P. Bruno, « Portrait de Lacan par Marx », dans *Marx, Lacan*). À un autre endroit, il est reconnu comme un précurseur du stade du miroir (L. Arrieta, « Marx et le signifiant de la valeur dans la clinique des psychoses de l'enfance », dans *Marx, Lacan*). La référence implicite au jeune Marx dans le projet de Lacan de fonder une « psychologie concrète », matérialiste, sur l'expérience analytique du drame humain est également soulignée (J. Birman, « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter... »). À l'inverse, nous découvrons que les notions lacaniennes de plus-

de-jouir et d'objet *a* peuvent offrir une analyse critique de la quête de l'objet de consommation, ou encore que les notions de réel, imaginaire et symbolique peuvent nommer certains paradoxes du capitalisme. De même, la onzième thèse sur Feuerbach – qui appelle à transformer le monde – peut ouvrir un champ de réflexion sur l'éthique de la psychanalyse. Quelle est la pertinence de ces rencontres entre Marx et Lacan ? Qu'est-ce qu'elles peuvent nous apprendre sur la subversion, sur la révolte de l'homme, sur la vie tout court ?

C'est que le geste (commun) de Marx et de Lacan consiste en une critique de la religiosité des temps modernes. Leurs œuvres « démystifient » la réalité, tout en maintenant ouverte la brèche de l'équivoque et du hasard. Dans cette perspective, la psychanalyse peut être le nom d'une incroyance radicale là où les autres, même les athées, croient en l'existence de l'Autre. Sur le divan de Marx, la cure psychanalytique peut être vue comme un procès de « désaliénation », comme une libération, quoique lente et coûteuse, du carcan idéologique (voir également P. Landman, « Introduction de la décade. Lacan à Cerisy », dans *Marx, Lacan*). La psychanalyse devient alors une critique du monde de la croyance à un monde, au « tout », à la réalité unique. Nous mettrons, pour cela, l'accent sur la possibilité d'une ouverture subjective, quoique imprévisible

(voir S. Lippi, « Destin et improvisation : Démocrite, Marx et la cure », dans *Marx, Lacan*). Marx et Lacan, ensemble, sont le nom (possible) d'une critique de la croyance, de l'objectivation marchande des rapports humains et de la servitude volontaire. La position de la psychanalyse est ainsi homologue au projet de Marx : la critique du capitalisme comme la religion de la vie quotidienne (voir D.M. Doust, « Dix thèses sur l'antiphilosophie depuis Marx », dans *Marx, Lacan*). Au-delà, où tout n'est que manque et rendez-vous ratés, il y a les châteaux en Espagne qu'on s'imagine, les fantaisies consuméristes et l'objet perdu à jamais. L'effort du capitalisme de combler le vide, partout où il se réouvre, va de pair avec ce malheur de l'homme, qu'il y ait perte ou procès de déperdition (voir B. Toboul, « Le prolétaire, ses chaînes et ses gadgets », dans *Marx, Lacan*). Mais si la perte ne peut être comblée, nulle réparation du manque par l'objet n'est possible. Ne reste alors que la poésie d'une solitude répartie démocratiquement entre tous, solitude sans objets, sans ombre, du fond de laquelle jaillira la lumière singulière de la rencontre. Le livre *Marx, Lacan* reflète fidèlement les impasses d'une théorie de la rébellion ; mais il en exprime aussi le sens, le mouvement souterrain.

Alfred Matérn  
MES, 7F Bld Jourdan,  
F-75014, Paris